

Un parcours dans la psychologie clinique et la psychiatrie à l'Université de Liège : singularités et originalités¹

Christian Mormont et Jérôme Englebert

À l'université de Liège, nouvellement créée (1817), l'enseignement de la psychologie, branche de la philosophie, précéda, et de loin, l'enseignement de la clinique des maladies mentales qui n'apparut clairement identifiée qu'en 1893 (Xavier Francotte, 1854-1931). Avant cela, cet enseignement n'était qu'un « enseignement oral, constitué de quelques leçons du cours de pathologie et thérapeutique des maladies internes », pompeusement nommées « Pathologie et clinique spéciale des maladies mentales » et attribuées à Jacques Frankinet, en 1835.

Par ailleurs et pendant plus de 150 ans, tous les étudiants, sauf les ingénieurs, suivirent les cours de psychologie et de philosophie. Et la filiation de la psychologie à la philosophie ne pourrait être mieux illustrée que par le fait que, au bout de ces cent-cinquante premières années, ce sont deux professeurs de la faculté de philosophie qui croisaient leurs attributions selon que la psychologie et la philosophie étaient enseignées aux étudiants de philosophie et lettres ou de médecine : pour Jean Paulus, la psychologie en philosophie et lettres, la logique en médecine, pour Philippe Devaux, la psychologie en médecine et la philosophie en philosophie et lettres. On aurait pu craindre que cette psychologie enseignée par des philosophes fût de nature surtout spéculative. L'exemple de Joseph Delboeuf (1831-1896) montre qu'il n'en a rien été. Docteur en philosophie (1855), puis en physique et mathématiques (1857), Delboeuf, qui a étudié à Bonn, enseigne...le latin et le grec, à Liège. Il hérite aussi des cours de psychologie et de logique. En ce qui concerne la psychologie, il marche sur les traces de Wundt (fondateur, en 1879 du premier laboratoire de psychologie expérimentale, à Leipzig), Weber et Fechner. Il étudie les illusions d'optique, les sensations et le rapport formulé par ses maîtres allemands entre excitant et sensation (la sensation croît comme le logarithme de son excitant). Il étudie aussi « le sommeil et les rêves » et publie son travail qui aurait été considéré, à l'époque, comme un modèle de psychologie expérimentale. Il apparaissait que, pour lui, le seul critère de certitude

¹ Texte d'une conférence prononcée le 9 février 2017 au Colloque « Deux siècles au service des sciences humaines : Contribution(s) de l'Université de Liège 1817-2017 » organisé par Vincent Genin.

était l'expérience. Il est frappant que sa biographie officielle ne fait pas la plus discrète mention de son grand intérêt pour l'hypnose, qui lui valut pourtant d'être cité par Freud en personne dans ce qui restera sans doute la monographie la plus célèbre du savant viennois, la *Traumdeutung*. Tout comme Freud, Delboeuf fréquente Charcot, à la Salpêtrière (il a été suggéré qu'ils s'y soient rencontrés mais la rencontre des deux hommes – dont on n'a toutefois que peu de preuves – aurait eu lieu plus tard, en d'autres lieux). Nous verrons, *infra*, que l'inventeur de la psychanalyse sera lié une seconde fois à la cité ardente.

Alors que la philosophie et la psychologie se donnaient la main pour suivre leur paisible chemin, la clinique des maladies mentales connut des changements majeurs. Dans la foulée de mouvements novateurs – tels que celui qui avait abouti à la construction (1885), à Lierneux, de la colonie wallonne d'aliénés qui, en quelques années, serait mondialement connue – X. Francotte, formé à Vienne, Paris et Berlin, crée la clinique (au sens d'une discipline, pas d'un lieu) des maladies mentales et reçoit les charges de « Psychiatrie médico-légale » et « Pathologie et thérapeutique spéciales des maladies mentales ». Pour les besoins de démonstrations cliniques, l'administration des Hospices met à sa disposition quarante lits à l'asile Volière² et quarante lits à l'asile pour femmes de Sainte-Agathe, rue Saint-Laurent. C'est d'ailleurs à cet asile que le service universitaire s'accola afin d'accéder facilement et à tout moment à une population clinique utilisée pour la formation des médecins désireux de se spécialiser et des étudiants en médecine, mais aussi pour la recherche.

Ce volet recherche va constituer l'essentiel du travail de Paul Divry (1889-1967), plus anatomopathologiste que psychiatre. Il aura la possibilité de prélever de nombreux cerveaux de malades démentes, décédées à Sainte-Agathe. Cet homme austère, froid, méticuleux, méthodique mènera ses travaux avec une obstination extraordinaire. En collaboration avec Ludo Van Bogaert, célèbre médecin d'Anvers, il décrira un syndrome qui portera leur nom. Mais surtout, il découvrira le rôle de l'amyloïdose cérébrale, découverte que la plupart de ses contemporains, en particulier allemands, ne prirent pas au sérieux. Il semble que P. Divry

² Le site de Volière, occupé depuis le XIII^{ème} siècle par les Frères Alexiens, sera spécialement consacré aux aliénés au XVIII^{ème} siècle. Il est connu sous ce nom – pour lequel nous pourrions voir un clin d'œil anticipé à la démarche qui sera celle d'Albert Demaret dont nous reparlerons – qui lui vient de l'enseigne d'une maison sise en ce lieu. Il a été tristement débaptisé, il y a peu, en faveur d'une dénomination vide de sens.

souffrit de ce discrédit mais n'en maintint pas moins ses convictions. Et c'est ici que l'histoire devient belle : le microscope électronique, mis en œuvre bien plus tard, permit à des chercheurs américains, de confirmer les constatations de P. Divry. Ils lui rendirent officiellement hommage en lui consacrant un ouvrage de synthèse traitant de ces questions. Quelques années plus tard, un petit groupe d'Américains se présenta au 58 de la rue Saint-Laurent, demandant à visiter les lieux où P. Divry avait fait ses découvertes. Ils semblaient s'attendre à voir un laboratoire moderne, bien équipé, dans un immeuble imposant. Leur stupéfaction fut totale : la porte à rue donnait dans un jardin, étriqué et sombre, coincé de toutes parts entre des murs, dont ceux (à droite) de l'église de l'asile. Une seconde porte franchie et trois marches descendues, il restait quelques mètres à parcourir, non sans avoir aperçu, en retrait, à gauche, la morgue lugubre où le préparateur procédait aux autopsies. Laissant un bureau de chaque côté, on pénétrait dans la salle de cours pouvant contenir quelques dizaines d'étudiants assis face à l'estrade surélevée où le professeur présentait les cas cliniques, des malades extraits de Sainte-Agathe, de Volière ou de Lierneux, qu'il interrogeait habilement afin de faire apparaître le délire, les lacunes intellectuelles ou qu'il amenait à agir ou à réagir de façon à faire la démonstration de leurs troubles. Cette salle traversée, une espèce de sas s'ouvrait sur une pièce longue, très étroite et très haute, tapissée de bibliothèques vitrées et coupée transversalement par une ou deux étagères. Une immense fenêtre donnait sur l'aile de l'asile hébergeant les imbéciles et les idiots qui, par beau temps, sortaient dans le jardin sous la fenêtre, et qui, par tous les temps, hurlaient, criaient, gémissaient. Devant la fenêtre, une table noire, LA table avec le microtome et le microscope sur laquelle P. Divry avait mené toutes ses recherches et fait ses découvertes. L'incrédulité se lisait sur le visage des visiteurs accrochés à leurs appareils photographiques afin de garder une trace objective de cette plongée dans l'invraisemblable. Et pourtant, P. Divry l'a fait. Il a aussi créé (avec X. Francotte, en 1925) le Dispensaire d'hygiène mentale et en a assuré, bien au-delà de sa retraite, les consultations destinées aux moins nantis. Et en 1928 (c'est l'année de la création de l'Institut supérieur de pédagogie), il a apporté sa collaboration au projet, révolutionnaire en ce temps, de soigner les malades mentaux hors de l'asile, projet mis en œuvre à la clinique Notre-Dame des Anges, à Glain, et qui a été l'un des premiers établissements de Belgique sans collocation. Après la mort de P. Divry, on découvrit une imposante collection de coupes histologiques fixées et étiquetées, témoins de son travail obstiné. Personne n'en voulut et, pour éviter leur destruction, on en fit don à L. Van Bogaert (Anvers).

Alors que P. Divry menait ses recherches austères et solitaires, un jeune médecin dynamique, curieux, ouvert choisissait de s'orienter vers la psychiatrie. C'est ainsi qu'avant la deuxième guerre mondiale, Jean Bobon fut interne résidant à la clinique de Glain. Avant d'en arriver là, J. Bobon s'était déjà illustré en fondant *Le Carabin*, le journal des étudiants en médecine de Liège. En 1936, intéressé par la psychanalyse, nouvel objet de curiosité, J. Bobon (24 ans et un fameux culot) écrit à Freud (qui a alors 80 ans) pour le solliciter d'être membre d'honneur de cette jeune revue estudiantine. Freud lui répond le 20 octobre 1936 en se réjouissant qu'enfin la psychanalyse puisse se développer dans notre pays, et l'encourage à venir suivre une formation à Vienne comme il en a le projet. Cette lettre aura une certaine importance pour l'histoire de la psychanalyse car Freud la termine avec une formule énigmatique (« Ne renoncez alors pas à votre projet au cas où vous apprendriez que vous ne me rencontreriez plus ») suggérant une appréhension qui pourrait être liée à l'évolution politique en Autriche ou à l'évolution de son cancer de la mâchoire. Jean Bobon consacra plusieurs articles à la psychanalyse dans *Le Carabin*, dont notamment *Psychanalyse et freudisme : L'art et l'inconscient* (février 1938) et, en novembre 1939, une notice nécrologique de Freud fort bien documentée.

En 1943, Bobon ramène d'Italie, la sismothérapie, traitement extraordinaire et spectaculaire développé par Ugo Cerletti, dont l'efficacité ouvre la porte à l'idée que les maladies mentales peuvent être soignées avec succès. Ainsi encouragée, la recherche de nouveaux traitements va occuper une place importante dans le travail de J. Bobon, à qui sera attribuée la découverte des effets cliniques de l'Halopéridol (1957). La reconnaissance mondiale de l'Halopéridol (ou Haldol), l'un des premiers neuroleptiques, produit par Paul Janssens, ami de J. Bobon, valut son heure de gloire à ce dernier. Et aussi des facilités matérielles qui permirent, notamment, de créer à son initiative *Les feuillets psychiatriques de Liège* (rédacteur en chef : Francis Croufer), revue gratuite et originale qui eut un beau succès de par le monde. Elle parut de 1968 à 1985 et sa disparition, faute de financement par les firmes pharmaceutiques, fut amèrement regrettée par de nombreux lecteurs qui se manifestèrent à cette occasion.

L'équipe de Liège se consacra largement aux études cliniques de nouveaux médicaments, ce qui engendra des besoins nouveaux en termes de méthodologie, de standardisation du langage psychiatrique et des instruments d'évaluation. C'est ainsi que naquit ce qu'on appela la « psychopathologie quantitative » développée par Daniel Paul Bobon, après son séjour à l'Institut Max-Planck de psychiatrie de Munich. Dans ce contexte, est née l'aventure passionnante de l'AMDP (*Arbeitsgemeinschaft für Methodik und Dokumentation in der*

Psychiatrie - Association pour la Méthodologie et la Documentation en Psychiatrie), système allemand d'évaluation de la sémiologie que des francophones de divers pays (Allemagne, Autriche, Belgique, Canada, Espagne, France, Grèce, Italie, Luxembourg, Portugal, Suisse) s'attachèrent à comprendre et à traduire. Les nombreuses rencontres du groupe, centrées sur un effort de compréhension et d'assimilation d'une pensée, d'une langue étrangère, ont toujours été fructueuses. Et bien en cohérence avec la place de Liège aux marches de la latinité et aux confins de la culture germanique.

Mais J. Bobon, pour revenir à lui, toujours curieux, s'était aussi illustré par son intérêt pour le réflexe psycho-galvanique dans le cadre de l'expertise pénale. Intérêt qui s'est traduit par la conception, avec l'aide de l'ingénieur Heuskin, d'un nouvel appareil destiné à enregistrer ce réflexe. Fin clinicien, il a rapidement compris et dit ce qui reste une vérité aujourd'hui : la mesure du réflexe psycho-galvanique (le *détecteur de mensonge*) est physiologiquement intéressante et valide mais elle ne peut constituer une preuve sur base de laquelle on jugerait un justiciable.

La vraie passion de J. Bobon fut la psychopathologie de l'expression. Ses études du langage des malades mentaux (dont l'« Introduction historique à l'étude des néologismes et des glossolalies en psychopathologie » (1952) et la « Psychopathologie de l'expression » (1962)) sont, à ce jour, inégalées. Au travers des relations nouées avec des collègues – en particulier l'Italien Gastone Maccagnani (1921-1969), dont le décès prématuré l'affecta profondément, et l'extravagant Gaston Ferdière (1907-1990), cape noire, lavallière et canne d'ébène à pommeau d'argent, psychiatre d'Antonin Artaud à l'asile de Rodez, de 1943 à 1946 – il a rassemblé une collection remarquable de productions graphiques ou picturales venant de divers pays et hôpitaux psychiatriques. Cela lui a donné l'idée d'une exposition « Psych'art » (1969) (il est possible que ce néologisme ait été inventé pour cette occasion) où des œuvres de malades absolument anonymes voisinaient avec des œuvres déjà connues (Séraphine de Senlis, Aloïse) et celles d'artistes comme Michaux, Hundertwasser, Wain, Arslan. La question des rapports entre psychose et créativité était d'autant plus à la mode que l'on venait de découvrir des neuroleptiques qui réduisaient les symptômes positifs de psychose, et le dilemme pouvait se poser, en principe, entre traiter la symptomatologie la plus bruyante et éteindre la créativité, ou préserver celle-ci quitte à ne pas soigner la maladie. Cette question était le reflet inversé de la conviction de beaucoup d'artistes de trouver des sources d'inspiration et de désinhibition dans la consommation de divers psychodysléptiques, cocaïne, haschich, opium, mescaline, acide

lysergique, outre l'alcool. Stimulé par les œuvres de Henri Michaux, J. Bobon observa les productions picturales de malades sous mescaline ou psilocybine afin d'éclairer le rôle de la modification artificielle du fonctionnement mental de malades psychiatriques. La créativité débridée de S. Dali, foisonnante de néomorphismes et de néologismes, incita J. Bobon à rencontrer ce dernier (1956). Il se rendit donc à Cadaquès et y fut reçu longuement par un Dali manifestement intéressé. J. Bobon en revint avec une dédicace pour le moins originale, au graphisme animé : « Pour mon ami/ Le Docteur Bobon/ 50 secretos « magicos » PARA PINTAR/ Vive la/ GALADésoxyribonucléoporotéide ». Dali a eu le bon goût d'introduire, dans la dédicace, ce néologisme qui importait beaucoup pour lui et dont J. Bobon faisait grand cas. Cet épisode est sans doute à l'origine de la rumeur qui courut, en 2015-2016, lorsque le projet de l'exposition de Dali, à Liège, prit corps : certains racontèrent que J. Bobon était le médecin de Dali et que celui-ci venait à Liège pour en recevoir les traitements.

Un dernier exemple de l'ouverture d'esprit de J. Bobon : Henri Pousseur, musicien déjà connu alors, rentrant d'un séjour dans une université américaine, n'avait pas d'emploi. J. Bobon l'engagea comme assistant sous le prétexte de s'occuper de la musicothérapie dans l'hôpital psychiatrique. Grâce à cette manœuvre généreuse, J. Bobon offrit aux assistants du service de psychiatrie le privilège et le luxe de côtoyer un créateur d'avant-garde et de haut niveau. C'est aussi ce qui a permis que la musique d'un film (*Psych'art*, primé en 1972) commandé par J. Bobon soit d'un compositeur aussi prestigieux que H. Pousseur.

Parallèlement à ces multiples activités insérées dans un service de psychiatrie classique, dite lourde (et aujourd'hui, biologique), Maurice Dongier, venu de Marseille, bouleversa complètement le paysage de la psychiatrie liégeoise. Les jeunes médecins et psychologues appelaient de leurs vœux que leur soient enseignées des connaissances, des théories, des méthodes modernes et que l'apport de Freud reçoive une place digne de son importance. Le service que créa M. Dongier (service de psychologie médicale et de médecine psychosomatique) fut un centre de formation extrêmement actif et apprécié. La métapsychologie freudienne y était bien présente dans l'enseignement, dans les analyses de cas et les projets thérapeutiques. Bien que M. Dongier fût psychanalyste, il ouvrit la porte au comportementalisme en engageant O. Fontaine et accorda toujours une grande importance à la psychophysiologie. L'impulsion donnée par M. Dongier ne s'est pas éteinte après son départ pour le Québec. Un grand nombre d'étudiants en psychologie firent un stage dans ce service et en furent marqués.

C'est dans cette mouvance qu' Albert Demaret a pu s'épanouir et donner une œuvre originale, mieux reconnue aujourd'hui qu'en son temps, et qui abolissait les frontières étanches entre l'humain et l'animal³, entre le normal et le pathologique. À travers son livre *Éthologie et psychiatrie* (1979), notamment, son influence sur les stagiaires et assistants ou sur les personnes qui l'écoutaient a été considérable et a joué un rôle dans le décloisonnement symbolique entre le malade et les « autres ». En pionnier, il permet de comprendre que les symptômes psychiatriques sont, plutôt que des inadaptations insensées, des comportements sophistiqués présentant une adaptation cachée qui se révèle dans des contextes extrêmes. Le « malade », qui cesse subtilement d'être considéré comme un aliéné de l'espèce humaine, est reconnu pour son inscription, inaliénable celle-là, dans le courant épique de l'évolution. Il n'est plus cet être bizarre, sans lien avec nous, que la société isole et rejette, il est au contraire ce congénère qui porte témoignage du processus d'humanisation et illustre la subordination de son être au destin commun, à la survie collective.

Faisons quelques pas en arrière et revenons au développement de la psychologie dans le giron universitaire. Au fil du temps, celle-ci prend une place grandissante, tendant vers l'autonomie. Dans les années 1920, Edgard Janssens, docteur en droit, puis en philosophie, publie des ouvrages plusieurs fois réédités et augmentés, aux titres évocateurs : « Psychologie empirique », « Psychologie rationnelle », « Intelligence humaine et intelligence animale ». La psychologie va acquérir une position différente, lorsque sera créé (1928), sous la double tutelle des facultés de médecine et de philosophie et lettres, l'institut supérieur de pédagogie et quand, dix ans plus tard, les études subiront une première réforme. Les cours attribués à Nicolas Braunshausen (1874-1956) en sont l'illustration. N. Braunshausen, étudie la philologie et la philosophie à Paris, Bonn et Berlin où il se spécialise en psychologie expérimentale. Il est chargé de l'enseignement de cette matière lorsqu'il est nommé à l'institut, en 1929, en même temps que lui incombent les cours de psychologie de l'enfant et de l'adolescent, de psychologie différentielle et de psychotechnique. Il publie « Au seuil de la psychologie expérimentale » (1931), et « L'étude expérimentale du caractère, méthodes et résultats » (1937).

³ Il semble bien que l'intérêt pour le monde animal soit déjà présent en terres liégeoises durant l'enfance de Joseph Delboeuf. Celui-ci était connu pour avoir taquiné ses camarades de classe avec des lézards, lesquels exerçaient une véritable fascination sur le futur savant liégeois.

À la même époque, René Nihard, diplômé en philologie et en philosophie, fait de longs séjours d'études au laboratoire de psychologie expérimentale de A. Michotte, à Louvain, puis dans différentes universités des États-Unis d'où il ramène la matière d'un important article consacré aux cliniques psychologiques qu'il y avait visitées (1929) et en particulier celle du docteur Healy (Chicago, Boston). Il s'engage dans la défense raisonnable de « La méthode des tests » (1932), méprisée, déjà en ce temps, par les psychologues francophones. Il milite pour l'organisation d'une licence en orientation et sélection professionnelles (c'est chose faite en 1947) qui ne serait qu'une étape avant la création d'une licence en psychologie qui survint 15 ans plus tard (1962). La faculté de psychologie, qui fête en ce moment son cinquantenaire, fut officiellement créée cinq ans plus tard, en 1967.

La nouvelle licence devait énormément à Jean Paulus, enseignant exceptionnel et grand érudit. Docteur en philologie classique (1930), puis en philosophie (1931), candidat en Histoire et littératures orientales (1935), il se fit connaître comme spécialiste de la philosophie médiévale ; il poursuivit sa formation à Paris, y acquies quelques diplômes et suivit les cours de Janet, au Collège de France, qui lui inspireront sans doute l'ouvrage publié en 1941 : « *Le problème de l'hallucination et l'évolution de la psychologie d'Esquirol à Janet* ». Après la guerre, il fréquenta Harvard et Berkeley (1947-1948) et sera professeur visiteur à l'université de Saint-Louis (Missouri, U. S. A) (1949-1950). Durant les années 50 et jusqu'après l'indépendance du Congo, il exécuta diverses missions au Katanga, dont celle de vice-recteur de l'université d'Elisabethville. Enfin, sa contribution à la création de l'Institut de psychologie et des sciences de l'éducation fut majeure, insistant sur la diversité nécessaire des savoirs de base, et combinant ainsi biologie, physiologie, sciences sociales, linguistique, art, histoire.

Bien que durant toutes ces années, un cours de psychiatrie fût dispensé, aucune autre matière concernant la psychopathologie, les troubles, les traitements et thérapies n'était autorisée par la faculté de médecine. Les mots « clinique » et « thérapie » étaient absolument prohibés longtemps encore après la création de la licence en psychologie. C'est ainsi qu'il fallut paraphraser et parler de « Méthodes d'analyse de cas individuels » pour éviter le mot « clinique », et « méthodes d'action » pour taire le mot « thérapie ». Précisons que c'est toujours le cas à l'heure actuelle et qu'aucun cours dispensé au sein de la faculté de psychologie ne mentionne, dans son intitulé, le mot thérapie. Le nouveau diplôme suscita de l'enthousiasme et sa structure offrit aux candidats psychologues une formation large et ouverte. Dans cette

entreprise, François Duyckaerts, Marc Richelle et Pierre De Visscher furent à la hauteur des attentes.

Avec l'affirmation croissante de la psychologie en tant que discipline autonome, les liens avec la philosophie se sont atténués et les enseignements de plus en plus spécifiques ont été de plus en plus souvent dispensés par des psychologues de formation. On vit ainsi disparaître les cours de littérature, d'esthétique, de philosophie morale et il s'en fallut de peu que la philosophie ne disparût complètement du programme. Pourtant, ce fut un philosophe qui joua un rôle incomparable dans la formation des psychologues cliniciens. F. Duyckaerts, professeur de philosophie à l'université de Liège, était aussi psychanalyste, ce qui lui permit de penser un cours remarquable de « psychologie dynamique » (qu'il donna pendant des années à l'université de Bruxelles et pas à Liège !). Outre son intelligence et la rigueur de sa pensée, F. Duyckaerts, né dans les cantons de l'Est, maîtrisait parfaitement la langue allemande et lisait Freud dans le texte, si bien qu'une partie de ses cours consistait à élucider les obscurités qu'avait introduites, pour les francophones, la traduction maladroite de l'original. Cette manière de faire qui peut paraître minimaliste ou facile, était en fait un exercice de rigueur intellectuelle, d'esprit critique et de compréhension de l'auteur plutôt qu'une lecture fétichiste d'un texte sacré dont rien ne peut être contesté. Elle nécessitait qu'il eût une appréhension profonde, intime de l'œuvre freudienne, appréhension qu'il avait le talent de restituer avec ordre et clarté, non sans y avoir laissé son empreinte. Son cours de psychologie dynamique fut un modèle.

F. Duyckaerts se distinguait de beaucoup de ses collègues psychanalystes dont il n'avait ni le maniérisme, ni l'affectation, ni l'arrogance. En fait, il avait une vision assez aristocratique, oserait-on dire, de la psychanalyse. Pour lui, celle-ci n'était pas un traitement mais une herméneutique qui, idéalement, eut dû être réservée, en dernier ressort, à des professionnels du psychisme intéressés à en mieux comprendre les arcanes. Dans les autres cas, il encourageait le psychologue à procurer l'aide la mieux adaptée à la personne, et qui pouvait être, selon les cas, une thérapie d'inspiration psychodynamique, comportementale, ou systémique. C'est F. Duyckaerts qui, dès 1966, fit découvrir l'École de Palo-Alto aux psychologues et psychiatres et en montra la fécondité dans l'analyse de cas et l'élaboration de conduites thérapeutiques originales. C'est lui aussi qui, dans la clinique de la relation, faisait constamment référence à Carl Rogers, à la neutralité bienveillante, à l'acceptation inconditionnelle. Enfin, il manifestait un grand intérêt, mêlé d'admiration et d'envie, à l'égard des professionnels qui se trouvaient quotidiennement confrontés aux rudesses et aléas de la réalité clinique, lui qui ne les connaissait

qu'édulcorées par la distance et le filtrage. Remarquable enseignant, séduisant ses auditoires par sa clarté et sa bienveillance, il a eu aussi, grâce à sa formation philosophique, un regard irremplaçable sur la déontologie. Son approche a démarqué, longtemps encore après son départ, les psychologues sortis de l'université de Liège.

Un dernier détail intéressant, même si le sujet suscite des allergies irrationnelles: l'université de Liège est la seule en Belgique, et parmi les seules en francophonie, à avoir adopté et développé un enseignement rigoureux et approfondi du *Psychodiagnostik* de Rorschach, instrument ancien aux multiples avatars, auquel John Exner a donné un statut psychométrique impensable jusque-là. Épreuve perceptive dès son origine, des analystes l'avaient dévoyée pour donner la part belle aux interprétations symboliques, subjectives, invérifiables. Le *Comprehensive System* d'Exner s'est construit sur base de démarches empiriques, expérimentales, statistiques et cliniques visant à faire d'un instrument impressionniste une méthode psychométriquement correcte. Abandonner l'impressionnisme pour s'imposer une discipline stricte est un choix que n'ont pas fait la plupart des universités. Dans ce qui fut la patrie du cristal et de la gravure sur armes, l'art et la technique, l'esprit et la matière ont souvent fait bon ménage plutôt que de se combattre : le choix de conserver l'originalité, la richesse de l'instrument tout en l'inscrivant dans un cadre rigoureux est-il une manifestation de cet esprit traditionnel dont on ne sait combien de temps il lui reste à vivre, après que tous les savoir-faire auront été effacés des mémoires ?

Si les noms d'Eugène Minkowski, Paul Sivadon, Antonio Vieira ou Max Hamilton auraient également pu être évoqués en raison de leurs passages ou relations avec la « clinique liégeoise », achevons plutôt ce parcours par une anecdote singulière, concentrant technique et savoir ainsi qu'originalité. Celle-ci nous mène à Albert Demaret. Fort du savoir, ramené d'Italie par Jean Bobon, concernant la thérapie par les chocs, il voit en cette pratique, qui reste à ce jour adaptée au traitement des mélancolies résistantes, le témoignage d'une « régression phylogénétique ». La production d'une crise, d'un choc, dont il identifie des composantes adaptatives, peut, en certaines circonstances, être pensée comme un acte thérapeutique nécessaire à l'issue de la torpeur mélancolique. Cherchant peut-être d'autres formes de production d'un choc, ce n'est bien sûr ici qu'une hypothèse de notre part, Albert Demaret avait voulu organiser une séance de saut en parachute pour ses patients mélancoliques suicidaires. Celle-ci avait été refusée par la direction de son hôpital psychiatrique pour des raisons d'assurance.

Au terme de ce survol qui s'arrête à la mise en place d'un enseignement moderne et large de la psychologie, on peut se demander si le chemin parcouru a quelque chose de particulier, une idiosyncrasie liégeoise, en quelque sorte. S'il est une, elle serait à trouver dans le pluralisme non pas politico-religieux, mais celui qu'engendrent la proximité, la promiscuité, la discrimination, la confrontation jamais totalement triomphante de différents savoirs, de différentes personnes, de différents courants et écoles comme aiment les nommer les psychologues. Tout au long des années de guerres sans trêve, d'affrontements violents, surnois, destructeurs, irrationnels, a surnagé (jusqu'il y a peu en tout cas) chez l'ensemble des psychologues, cliniciens au moins, une diversité, une flexibilité, un éclectisme (tant décrié par les puritains de tous bords) qui a fait barrage à l'écrasement de la pensée par l'une ou l'autre idéologie totalitaire et a protégé du fanatisme les êtres humains auxquels nos psychologues ont apporté leur science.